

Les icônes ont plus à voir avec le caractère vivant de la vérité que les symboles ou les indices

1906. C.P. 4.531. * *Prolegomena to an Apology of Pragmaticism* †, *The Monist*, p. 492-546, vol. 16.

4.531[...] Je me contenterai d'une rapide esquisse de ma preuve. Premièrement, une analyse de l'essence d'un signe (étant entendu que ce mot est pris dans son sens le plus large, comme quelque chose qui, étant déterminé par un objet, détermine une interprétation destinée à sa propre détermination, par l'intermédiaire du même objet) conduit à la preuve que chacun des signes est déterminé par son objet ou bien, premièrement, en partageant les caractères de cet objet, et j'appelle alors ce signe une icône, ou bien, deuxièmement, en étant, dans son existence individuelle, réellement connecté à cet objet individuel, et j'appelle alors ce signe un indice ; ou bien, troisièmement, suivant une approximation plus ou moins certaine, à l'effet que le signe sera interprété comme dénotant l'objet en vertu d'une habitude (j'utilise aussi ce terme au sens d'une disposition naturelle), et j'appelle alors ce signe un symbole.

J'examine ensuite les différents apports, utiles ou non, de ces trois types de signe dans la recherche de la vérité. Le symbole comprend une habitude et est, pour dire le moins, indispensable à l'application de toute habitude intellectuelle. De plus, les symboles assurent un sens à l'acte de penser des idées d'une façon telle que nous ne pourrions pas penser sans eux. Ils nous permettent, par exemple, de créer des abstractions sans lesquelles nous serions dépourvus d'une grande puissance de découverte ; ils nous permettent de compter ; ils nous enseignent que les collections sont composées d'individus (individu = objet individuel) ; et, sous plusieurs aspects, ils sont la fibre de la raison. Mais les symboles, qui reposent exclusivement sur des habitudes déjà formées et définies, ne fournissent aucune observation, même d'eux-mêmes ; et puisque la connaissance est habitude, ils ne nous permettent pas d'ajouter à notre connaissance, même si c'était une conséquence nécessaire, par le moyen d'une habitude prédéfinie en ce sens. D'autre part, les indices nous fournissent une assurance positive de la réalité et de la proximité de leurs objets. Mais avec cette assurance, l'esprit ne pénètre pas la nature des objets. Le même percept peut, cependant, fonctionner doublement comme signe. L'empreinte d'un pied que Robinson Crusoé a découverte dans le sable et qui a été gravée dans le granit de la renommée, était pour lui un indice à l'effet qu'une certaine créature habitait son île, et, simultanément, en tant que symbole, ce signe appela l'idée d'un homme.

Chaque icône partage, de façon plus ou moins évidente, les caractères de son objet. Les icônes partagent tous les caractères les plus évidents des mensonges et des déceptions – elles les affichent. Elles ont plus à voir avec le caractère vivant de la vérité que les symboles et les indices. L'icône ne se substitue pas de façon univoque à tel ou telle chose existante comme le fait l'indice. Son objet peut être une pure fiction qui fonde ainsi son existence. Rarement, son objet est une chose d'une sorte que l'on rencontre habituellement. Mais il y a une assurance que l'icône apporte au plus haut degré. Nommément, ce qui est affiché devant le regard de l'esprit – la forme de l'icône est aussi son objet – doit être logiquement possible.

Cette division des signes ne représente qu'une des dix différentes classes que j'ai trouvé particulièrement nécessaire d'étudier. Je ne dis pas qu'elles sont définies d'une manière satisfaisante

à mon esprit. Ces classes semblent toutes être des trichotomies, ce qui constitue l'attribut de la nature essentiellement triadique du signe. Parce que trois choses sont prises en compte dans le fonctionnement du signe : le signe lui-même, son objet et son interprétant. Je ne puis discuter de toutes ces classes dans le cadre de cet article ; on pourrait aussi bien penser que la nature globale du raisonnement ne peut pas être exposée de façon exhaustive en ne prenant en considération qu'un seul point de vue parmi les dix. Ce que nous pouvons apprendre de cette division des signes, c'est quelle sorte de signe devrait être utilisée pour représenter l'objet sur lequel porte le raisonnement.

Maintenant, tout raisonnement doit rendre ses conclusions manifestes. Il doit donc être en relation avec les formes qui constituent les principaux objets de la pénétration rationnelle. En conséquence, les icônes sont spécialement nécessaires pour le raisonnement. Le diagramme est principalement une icône et une icône des relations intelligibles. Il est vrai que l'objet du savoir ne peut être appris par une simple inspection des choses. Mais lorsque nous parlons de la nécessité du raisonnement déductif, nous ne disons pas qu'il est infaillible. Ce que nous disons précisément, c'est que la conclusion découle de la forme des relations posées dans les prémisses. Maintenant, un diagramme, bien qu'il possède des traits d'ordre symbolique aussi bien que des traits s'approchant de la nature de l'indice, demeure, pour l'essentiel, une icône représentant la forme des relations à l'œuvre dans son objet ; on peut aisément voir la pertinence de ceci pour la représentation de l'inférence nécessaire.

Paru dans Jean Fisette, *Pour une pragmatique de la signification. Suivi d'un choix de textes de Charles S. Peirce en traduction française*, Montréal, XYZ éditeur, p276-277.
